Mauvais

de l'Oratoire (?)

Entré : 17

Né à , le 1702

Mort à , le

NOTES
BIO-BIBLIOGRAPHIQUES
E. Bonnardet

15

Le Petel de q^{lle} pauvais aurait
été un curé constitutionnel
ancien oratorien.

2e Edition. — Numéro 1118 CINQ CENTIMES Vendredi 1er Juillet 1892

L'EST RÉPUBLICAIN

PARAISSANT TOUS LES JOURS

ABONNEMENTS

NANCY.......... 20 fr. par an.
MEURTHE-ET-MOSELLE, MEUSE et VOSGES 22 —
Autres départements et Étranger.......... 28 —

L'abonnement est payable d'avance et continue sauf avis contraire.

Rédacteur en chef : LÉON GOULETTE

ADMINISTRATION et RÉDACTION : *Rue Saint-Dizier, 51, à NANCY*

INSERTIONS

RÉCLAMES (3e page).......... 30 cent. la ligne.
ANNONCES (4e page).......... 20 —
Pour toute autre publicité, s'adresser à l'Administration.

Adresse télégraphique : EST-RÉPUBLICAIN-NANCY.

Bourse de Paris

Du 30 juin 1892 (dernier cours)

Rente 3 0/0.....	98 80	Société générale	465 ..
3 0/0 Amortiss..	99 80	Banque ottomane	587 50
4 1/2 0/0.......	105 95	Pays-Autrichiens	473 ..
Consolid. anglais		Est..........	925 ..
2 3/4 0/0.....	96 81	Lyon..........	1.512 ..
Russe 1880 4 0/0	94 95	Nord..........	1.890 ..
Russe 1889 4 0/0	95 50	Orléans.......	1.547 ..
Italien 5 0/0.....	92 80	Ouest.........	1.080 ..
Autriche 4 0/0.	96 ..	Suez..........	2.817 ..
Hongrois 4 0/0..	95 20	Panama......	17 ..
Espag. Ext. 4 0/0	65 15	Omnib. de Paris	..
Portugais 3 0/0..	23 65	Gaz parisien...	1.439 ..
Dette Egyp. 6 0/0	97 80	CHEMINS DE FER	
ACTIONS		Autrichiens....	656 ..
Banque de France	4.160 ..	Lombards	221 25
Crédit Foncier..	1.142 ..	Saragosse......	201 ..
Banque de Paris	652 50	Nord-Espagne..	175 ..
Compt. d'Esc. n.	515 ..	Changes Londres	
Crédit Lyonnais.	785 ..	chèque ; 25 18 à 25 23	..

TÉLÉGRAMMES

Services télégraphiques speciaux.

Conseil des ministres

Paris, 30 juin, 1 h. 15 soir.

Au conseil de cabinet, M. Ricard a soumis un projet de décret reconstituant au ministère de la justice une commission chargée de préparer la revision de la législation pénale ; est nommé président, M. le ministre de la justice ; vice-présidents, MM. Cazot, sénateur ; Guyot Dessaigne, député. Parmi les membres on compte des sénateurs, des députés, des présidents des différentes cours, le procureur général, des conseillers d'Etat, etc.

M. Jamais a entretenu le conseil de projets de réorganisation qui vont être soumis au conseil supérieur des colonies.

M. Rouvier a annoncé que le compte général de l'administration des finances pour 1891 fait ressortir un excédent de recettes de près de 84 millions. — HAVAS.

Nouvelles diverses de l'intérieur

Paris, 30 juin, 10 h. 45 soir.

Le groupe parlementaire colonial a reçu, aujourd'hui, au Palais-Bourbon, le lieutenant Mizon, qui a rendu compte des résultats de ses explorations en Afrique. La santé de l'explorateur est bonne ; mais M. Mizon est inquiet sur celle de la petite négresse qu'il a ramenée et qu'il comptait présenter comme un fétiche à son retour en Afrique.

M. Chautemps a annoncé à M. Mizon que la commission du budget a voté deux millions pour les missions coloniales.

M. Etienne, ancien sous secrétaire d'Etat aux colonies, a fait l'éloge de M. Mizon et l'a prié d'exposer son récent voyage. M. Mizon a fait un tableau du royaume d'Amadoua, ayant une capitale belle comme Versailles et des villes importantes, capable de trouver un million de défenseurs ; aussi, il ne faudrait pas songer à conquérir ce royaume, mais seulement conclure des traités de commerce avec lui. M. Mizon estime que son départ est opportun en septembre, sinon les résultats obtenus seraient compromis. La compagnie anglaise Spiger a commencé déjà à nous circonvenir près du sultan. Il ne faut pas lui laisser le temps de nous barrer la route.

Grenoble. — A la suite d'une polémique de presse, un duel a eu lieu entre M. Choulet, secrétaire de rédaction du *Petit Dauphinois*, et M. Marius Jullien. M. Choulet a été blessé à la main droite. — HAVAS.

Paris, 1er juillet, minuit 40.

Depuis plusieurs jours, on remarque de nombreux gardiens de la paix en surveillance dans la rue de la Folie-Regnault. A la Roquette, nuit et jour, des gardiens gardent les abords de l'emplacement où sont remisés les bois de justice, afin de prévenir toute tentative d'enlèvement de la guillotine de la part des amis de Ravachol, dont l'exécution ne se fera vraisemblablement pas attendre. — HAVAS.

Nouvelles diverses de l'extérieur

Paris, 30 juin, 11 h. 35 soir.

Rome. — Dans une lettre que le pape a adressée avant-hier à un personnage français, en réponse au manifeste de la droite royaliste, le Saint-Père a exprimé son étonnement qu'aucun évêque français n'a élevé la voix contre ce manifeste, qui vise à ressusciter le gallicanisme. Il compte que sa lettre dissipera toutes équivoques, car il a insisté de nouveau sur la nécessité d'adhérer à la République.

Londres. — La fièvre scarlatine a éclaté à Londres. 2,360 malades encombrent les hôpitaux, où 50 nouveaux malades arrivent journellement. — HAVAS.

Télégramme commercial

(*Bourse de Commerce*)

Chiffres fournis la par maison Bollack-Sarassin

Paris, 30 juin, 1 h. 40 soir.

Avoine, 100 kilog. : courant, 15 fr. 65 ; quatre derniers, 16 fr. 90.

Blé, par 100 kilog. : courant, 22 fr. 65 ; quatre derniers, 23 fr. 65.

Farines douze marques, par sac de 159 kilog.. courant, 52 fr. 15 ; quatre derniers, 53 francs 15.

Huile de colza, par 100 kilog. : courant, 55 fr. 75 ; quatre derniers, 56 fr. 75.

Alcool, courant, 48 fr. .. ; quatre derniers, 43 fr. 25.

Sucre, par 100 kilog. : courant, 37 fr. 50 ; quatre octobre, 36 fr. 62.

NANCY, jeudi 30 juin 1892.

Manœuvres d'artillerie

Pendant que les Allemands transforment, en grande hâte, leur matériel d'artillerie devenu d'une infériorité flagrante, et qu'ils ont déjà armé quatre ou cinq corps avec leurs pièces transformées, on continue en France des essais qui ne sont pas concluants.

On parvient facilement à avoir des canons à *tir accéléré*, même avec de simples modifications aux pièces actuelles, mais le type du canon à *tir rapide* n'est pas encore trouvé pas plus en France qu'à l'étranger.

On ne peut guère songer à l'obtenir sans des mécanismes très compliqués et très délicats, qui rendraient l'artillerie de campagne moins mobile et moins apte à franchir tout obstacle.

Pour se rendre compte de la valeur actuelle du matériel français, on peut se rappeler le tour de force exécuté il y a trois ans par une batterie montée qui traversa une partie des Alpes françaises par un chemin considéré comme absolument impraticable ; à l'étonnement de tous elle arriva à destination sans rien laisser derrière elle, et cette belle manœuvre valut au capitaine-commandant une lettre de félicitations du ministre de la guerre.

Une preuve toute aussi frappante de la mobilité du matériel de l'artillerie française et de l'état d'entraînement dans lequel se trouvent officiers et soldats, vient d'être fournie par les batteries à cheval du 29e régiment, dans une manœuvre jusqu'ici sans exemple.

Les trois batteries faisaient des exercices de campagne lorsque dans les environs du village d'Achery (Aisne) elles se trouvent sur les bords du canal de la Sambre à l'Oise, qui venait d'être vidé pour permettre quelques réparations.

Le commandant des batteries voulant mettre à l'épreuve l'énergie de ses hommes et de ses chevaux, ordonne de franchir cet obstacle sans autre recours que les objets portés par les batteries de campagne.

Les dix-huit pièces de canon, dont douze de 80 millimètres, sont descendues successivement au fond du canal, suivies de leurs caissons, puis hissées sur l'autre rive à la force du poignet.

Rien n'était plus curieux, d'après ce que nous écrit un témoin, que de voir les pièces glisser au fond du canal, puis s'embourber jusque par-dessus le canon ; les chevaux enfonçaient jusqu'à l'épaule dans une boue épaisse ; quelques-uns se couchaient et ne voulaient plus avancer ; d'autres tentaient la montée pour sortir, glissaient, se renversaient en arrière et échouaient de nouveau au fond du canal.

L'entrain et la bonne volonté de tous les canonniers étaient remarquables ; ils enfonçaient eux-mêmes de près d'un mètre dans le bourbier, mais s'acharnaient et finalement ont surmonté toutes les difficultés.

Il fallût trois heures pour faire franchir aux trois batteries ce mauvais pas, mais il fut franchi sans laisser en arrière ni un cheval ni une voiture.

De tels tours de force montrent que l'artillerie actuelle peut passer partout et nous sommes certains que, lorsque le moment viendra, les trois mille canons que compte dès maintenant l'armée française sauront, avec leurs obus à mélinite, *faire leur trou*. — A. W.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du jeudi 30 juin.

M. Paulin Méry demande à interpeller le gouvernement au sujet du congrès international de la navigation intérieure, qui doit se tenir à Paris le 21 juillet.

Il déclare qu'il voit un danger national dans la présence au congrès en question d'étrangers, et en particulier d'Allemands, qui peuvent recueillir des renseignements sur les moyens de défense et les mesures stratégiques prises sur notre territoire.

M. Viette répond que le gouvernement n'aurait pas autorisé ce congrès s'il y avait vu le moindre danger de ce genre.

L'ordre du jour pur et simple, réclamé par le gouvernement, est adopté.

M. Delahaye interpelle sur la prétendue incorrection de M. le président Mariage dans le procès Drumont-Burdeau. Il demande quelles mesures M. le ministre compte prendre.

M. Ricard, garde des sceaux, répond que l'accusation portée contre M. Mariage est une pure calomnie. L'enquête a révélé que ce président garda une attitude digne pendant le procès. Les jurés ont déclaré n'avoir jamais tenu le langage que leur a prêté la *Libre Parole*. M. le président Mariage a fait son devoir. Tout le monde doit s'incliner devant la décision de la justice.

M. Georges Graux dit que ce débat ne peut se clore sans que l'on sache exactement à l'aide de quels documents on a attaqué les magistrats, allant jusqu'à déclarer comme M. de Cassagnac, le premier jour de la discussion, que la patrie savait à quoi s'en tenir sur les magistrats épurés de la République. (Très bien ! très bien ! à gauche. Bruit à droite.)

Plusieurs membres à droite : Qui accusez-vous d'avoir travesti des documents ?

M. Graux répond qu'il accuse M. Delahaye, M. de Cassagnac et M. Jolibois. (Très bien ! très bien ! à gauche. — Bruit à droite.)

On a parlé de documents irréfutables, où sont-ils ?

Le texte du recours en grâce, les interviews des jurés, voilà les documents. Le recours en grâce se termine par un témoignage de confiance dans la parole de M. Mariage. (Très bien ! très bien ! à gauche.)

En dehors de cette question, dit-il, il y a la question du secret du jury. Il faut que la Chambre déclare que ce secret doit être scrupuleusement respecté.

M. Goujon affirme qu'en pénétrant dans la salle des jurés, M. Mariage a violé l'article 314 du code d'instruction criminelle et les lois du 13 mai 1836 et du 19 juin 1853.

Si le jury lui-même a commis des erreurs et manqué à ses devoirs, ce n'est pas une raison pour que le président des assises et le garde des sceaux ne fassent pas respecter la loi. (Très bien ! à droite.)

L'orateur dépose un ordre du jour motivé.

Plusieurs autres ordres du jour sont également déposés.

M. le garde des sceaux déclare qu'il n'accepte que l'ordre du jour pur et simple. Il est adopté par 309 voix contre 202.

Après l'adoption de conventions passées avec les compagnies de chemins de fer, la Chambre s'ajourne à samedi.

La séance est levée à six heures.

SÉNAT

Séance du jeudi 30 juin 1892

On adopte, après une courte discussion, un crédit de 200,000 fr. destiné à la construction d'un hôtel consulaire à Salonique.

Après l'adoption de plusieurs projets de loi d'intérêt local, le Sénat s'ajourne à demain, trois heures. La séance est levée à quatre heures.

OBSÈQUES

DE

Mlle VIRGINIE MAUVAIS

Mlle Virginie MAUVAIS en 1829 (elle était alors âgée de 32 ans), d'après le portrait qu'elle a légué à la ville de Nancy. (Cliché de Berger-Levrault.)

Les obsèques de Mlle Virginie Mauvais ont eu lieu jeudi matin, comme nous l'avions annoncé.

Virginie Mauvais ne manquait pas de malice. Elle disait parfois : « Je voudrais bien voir cinq minutes mon enterrement », — car c'était une vieille idée chez elle de se faire inhumer avec le concours de la musique, et elle comprenait combien cela frapperait l'imagination populaire.

Les obsèques ne seraient pas très recueillies, évidemment, mais on a déjà expliqué que l'originale institutrice ne tenait pas à exciter la compassion.

Sa volonté aura été servie à souhait. Les obsèques de Virginie Mauvais avaient attiré la ville entière. Il est seulement regrettable qu'on n'ait pas pu obtenir un ordre plus parfait.

Nous écrivions hier que les obsèques de Virginie Mauvais présenteraient une certaine analogie avec celles de Victor Hugo ; en effet, le public applaudissait sur le passage du cercueil de Victor Hugo, comme, en différents endroits, il a applaudi sur le passage du cercueil de Virginie Mauvais.

Seulement... il y a un seulement : la foule parisienne, plus habituée que la foule nancéienne aux grands spectacles, se contient mieux. Pour l'enterrement de Victor Hugo, tous les ateliers, tous les magasins avaient d'ailleurs chômé ; il en résultait qu'on s'était « habillé ». Et puis, avec les puissants moyens dont dispose Paris, le service d'ordre avait été admirablement organisé.

Comme aux obsèques de Mlle Mauvais, on voyait bien des échelles installées sur le parcours, des voitures couvertes de monde à tous les coins de rue, mais la large voie était libre, les haies avaient été soigneusement maintenus. Il n'en a pas été de même à Nancy, où la police s'est trouvée débordée dès la première minute.

***

Jeudi, dès huit heures, un mouvement inaccoutumé règne aux abords de la rue de Malzéville. Les rues avoisinantes se peuplent de monde. Par les rues Ville-Vieille, du Bastion, Grandville, la foule accourt à la maison mortuaire. Il est bientôt impossible de circuler du coin de la rue Grandville au numéro 22 de la rue de Malzéville. Une grande animation règne dans le public ; on croirait vraiment qu'il est là pour voir passer une revue ou un personnage important.

C'est à peine si les amis de la défunte et les invités pouvaient se frayer un passage et arriver jusqu'à la maison mortuaire.

M. le maire, M. Lamblin, cousin de Mlle Virginie Mauvais, M. Lallement, vice-président du bureau de bienfaisance et quelques amis se tenaient dans une chambre du rez-dechaussée et recevaient les personnes qui défilaient en silence devant le cercueil, peint comme nous l'avons déjà dit aux couleurs nationales et entouré de fleurs.

Sur le cercueil étaient placées : une couronne de lauriers offerte par M. Lamblin, une couronne de fleurs naturelles, nouée avec un ruban tricolore, hommage du Cercle du travail à sa bienfaitrice ; plusieurs bouquets, dont un d'immortelles, envoyés par la Société des sauveteurs.

La société l'*Avenir*, de Malzéville, avait apporté une couronne de roses et de giroflées, sur laquelle se détachaient les insignes de l'association.

La société colombophile les Voltigeurs de l'Est, avait déposé une couronne d'immortelles, avec flots de rubans tricolores, portant l'inscription suivante : « La société des Voltigeurs de l'Est à leur bienfaitrice ».

L'Association des employés de commerce avait délégué son secrétaire général, M. Perseval, avec une magnifique couronne.

Les apprentis et apprenties du bureau de bienfaisance, conduits par leurs maitres et maîtresses, étaient rangés devant le domicile de la défunte.

Le corbillard est arrivé quelques instants avant neuf heures. C'était le corbillard des indigents ; une simple draperie blanche à franges blanches recouvrait le siège du cocher et le haut de la voiture. Les chevaux du char funèbre étaient décorés de cocardes tricolores.

A neuf heures, le cercueil sort de la maison ; on le place sur le char jonché de fleurs.

On dépose sur le cercueil les différentes couronnes envoyées ; on met au milieu de la couronne de lauriers un coussin tricolore supportant les médailles et décorations décernées à Mlle Virginie Mauvais : les palmes d'or d'officier de l'instruction publique, entre la médaille d'or de la société nationale d'encouragement au bien, décernée à Mlle Virginie Mauvais en 1864, et une autre médaille d'argent grand module, la première qu'elle ait reçu : en 1828.

Pendant ce temps, la Société l'*Union nancéienne* joue la *Marseillaise*. Quelques personnes juchées sur un mur en face battent des mains.

L'*Union nancéienne*, précédée de quelques agents de police, se place en avant du char. Le cortège se met en marche à 9 h. 10.

Le deuil était conduit par M. Maringer, maire, par M. Lallement, vice-président de la commission administrative du bureau de bienfaisance, par M. Lamblin et ses enfants.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Lambert, délégué de la commission des hospices ; de Courteville et Daum, membres de la commission administrative du bureau de bienfaisance, et Giron, adjoint au maire de Nancy, tous en habit, gants blancs et cravate blanche. La plupart des conseillers municipaux étaient également en habit.

Derrière le char viennent, un peu au hasard, les personnes qui avaient tenu à honneur d'accompagner à sa dernière demeure le corps de la bienfaitrice de Nancy.

Nous avons remarqué : MM. le préfet, le trésorier général, les doyens de la Faculté de droit et des sciences ; Baradez, substitut du procureur général ; Mellier, inspecteur d'académie ; les conseillers municipaux ; les conseillers de préfecture ; le commandant des pompiers, Darbier, en tenue ; J.-B. Ravold, sous-inspecteur des enfants assistés ; Mme Nivelet, gouvernante de la défunte, et les bonnes de la maison ; Mme Chéliga-Lœvy, vice-présidente du comité d'étude morales, et secrétaire générale de l'Union universelle des femmes ; M. Pasquier, secrétaire général de la Fédération française de la Libre pensée ; Emile Gallé ; plusieurs professeurs et instituteurs ; les enfants du bureau de bienfaisance ; la Société des Sauveteurs, avec son drapeau, conduite par son président, M. Gérard ; le Cercle du travail, conduit par son président, M. Chateau ; les membres de l'*Avenir*, de Malzéville, conduits par leur président, M. Thiriot, etc., etc. Le cortège proprement dit était fermé par les deux cents pauvres convoqués aux obsèques.

Au moment de la mise en marche du cortège, la musique de l'Union nancéienne sonne aux champs, puis entame un pas redoublé. Pendant tout le parcours, la musique a joué successivement la *Marseillaise*, le *Père la Victoire*, le *Chant du Départ*, les *Girondins*, le *Défilé de Sambre-et-Meuse*.

Le départ a été mauvais. En raison de l'insuffisance du service d'ordre, les apprentis garçons et filles, placés en haie, ont été immédiatement coupés, leurs rangs ont été rompus, envahis ; quelques agents ont essayé de rétablir l'ordre, ils n'y sont parvenus que partiellement. Beaucoup d'habitants du faubourg — notamment des femmes en toilette assez négligée — se glissent au cœur du cortège.

Cependant le public est extraordinairement compact. « Une épingle ne tomberait pas à terre », selon le proverbe. Beaucoup de personnes se jettent dans la rue du Bastion et, traversant la cour du gymnase municipal, arrivent devant la porte Désilles. Là encore, énormément de monde. On se hisse partout, des camions sont complètement couverts de curieux.

***

Le cortège arrive au carrefour des Trois-Maisons. Inutile de dire que si les rues sont bondées, les fenêtres le sont également. Rue Jean-Lamour, les ouvriers de l'imprimerie Berger-Levrault forment un groupe pittoresque : tous assis sur le mur, les jambes pendantes, cette ligne de pantalons de toile bleue tranche sur l'ensemble. A leurs côtés, un photographe braque son objectif.

Le temps relativement froid, devient plus chaud ; on commence à étouffer dans les rangs serrés.

En tête de la colonne, marche une bande de jeunes gens — que la police aurait bien dû disperser. Ces jeunes gens accompagnent la musique, ils crient, gesticulent, sèment le désordre, provoquant des bousculades.

Les spectateurs, massés le long du trottoir, ont une attitude correcte ; — pas de cris, pas de gémissements non plus, bien entendu — on est curieux et sympathique.

Rue de Metz, c'est la même chose.

Aux environs de la porte Désilles, attendent des masses de gens ; les femmes sont en majorité.

En attendant le cortège, on fait la causette. Une dame dit : Elle aurait mieux fait de passer par l'église, est-ce qu'elle croit que les croyants sont des canailles ?

— La preuve qu'elle ne le pensait pas, — réplique son voisin — c'est qu'elle a donné son bien au bureau de bienfaisance, dont les administrateurs sont en majorité des pratiquants. »

Interloquée, la dame se tait.

Autre réflexion :

C'est une orgueilleuse d'avoir voulu ramasser toute la ville à son enterrement.

Autre réplique non moins intelligente que la première :

En tout cas, elle n'a jamais paradé de son vivant. Depuis 1870, si elle l'avait voulu, elle aurait été de toutes les cérémonies et Dieu sait s'il y a seulement cinq ans elle était encore alerte ! Mais elle a préféré vivre dans la réserve, sans jamais *épater* les autres.

Voilà quelques traits rapides des conversations surprises dans le public.

***

A l'arrivée à la porte Désilles, deux courants se dessinent dans la foule. Certains croient qu'on va prendre à gauche, ils se précipitent vers ce côté, bousculant les stationnants. Mais le cortège prend le côté droit, celui de l'Académie.

Sur le cours Léopold, les badauds ont grimpé sur les baraques de la foire, à moitié démolies. Plusieurs de ces baraques s'effondrent sous le poids. A ce moment un grand cri retentit : « Voilà le corbillard ! » On regarde : ce n'est encore qu'une immense charrette remplie de bois, qui se hâte de dégager avant le passage du cortège.

Les maisons du cours — côté où l'on passe — sont muettes, la plupart ont persiennes closes, mais on devine des yeux derrière bien des persiennes....

A l'immeuble des Jésuites, les deux religieux, laissés pour la garde, se sont mis franchement à une fenêtre.

A la maison portant le numéro 10 — touchant le pensionnat de Saint-Sigisbert — une femme applaudit d'une fenêtre du troisième étage.

A Saint-Sigisbert, persiennes mi-closes du rez-de-chaussée ; on distingue des cornettes de sœur et des têtes de jeunes abbés. Quant aux fenêtres des combles, où sont logés les domestiques, elles fourmillent de têtes.

Aucun incident, place de l'Académie.

Il se produit ce qu'on pourrait appeler une débandade. Tandis que le cortège funèbre suit toujours le côté droit pour gagner la rue de Serre, une foule de curieux se précipite dans toutes les allées afin d'arriver à gagner de l'avant. Beaucoup passent par le passage Haldat, puis par la rue de Toul, afin d'arriver plus tôt au cimetière. Sur le toit à demi démonté du cirque, grappes de spectateurs. Cris de : *Vive la République ! Vive Mauvais.*

Plusieurs maisons de la rue de Serre sont en réparation. Aussi le cortège s'y retrouve-t-il subitement resserré et étouffé.

Plus l'on approche du cimetière de Préville, plus la cohue devient compacte. Le pont du faubourg Stanislas est noir de monde et la foule a envahi le pont en construction. La circulation est absolument impossible.

Au delà du pont, dans un vaste magasin de rouennerie, spectacle curieux : les marchandises de la vitrine sont remplacées par une

exposition vivante et séduisante : il y a bien quinze ou vingt jeunes filles, alignées comme au cordeau ; avec leurs chapeaux à fleurs, leurs yeux écarquillés pour mieux voir et les boucles de cheveux entourant leurs visages, on dirait un étalage de jolies poupées roses...

Est-il besoin de répéter qu'au coin de la rue de Toul, comme à tous les coins des rues qui se sont succédées depuis le départ, sont plusieurs voitures ou charrettes remplies de public ?

On se demande comment on pénétrera dans le cimetière ?

Il y a bien un service d'ordre, mais notoirement insuffisant. Aussi, lorsque la tête du cortège parvient à Préville, une épouvantable et dangereuse bousculade se produit-elle. De véritables batailles partielles s'engagent entre les agents débordés et le public. On ferme violemment la porte à deux battants du cimetière et on refoule les curieux, mais il en est qui, assis sur le mur, l'enjambent et sautent à l'intérieur.

Plusieurs accidents se produisent. Nous en parlons plus loin.

Les enfants apprentis formant la haie sont abominablement froissés. Les agents cognent. — Déjà l'un d'eux a reçu tout à l'heure, d'un curieux malmené, une giffle.

Le spectacle est lamentable. Quelques citoyens courageux essayent de s'interposer ; ils y réussissent difficilement ; les agents sont exaspérés. Les enfants crient, s'affolent. Grâce à sa carrure imposante, M. Bichat parvient à en protéger quelques-uns.

Enfin, la place un peu dégagée, on rouvre les portes du cimetière. Environ cent cinquante personnes entrent derrière le corbillard, mais la foule prononçant un mouvement de retour offensif — on referme les portes de nouveau.

Le Cercle du travail, les Sauveteurs, les membres de l'Avenir, toute la queue du cortège reste dehors.

Le corbillard monte la grande allée transversale de droite et s'arrête devant la fosse qui porte le numéro 247, dans la première ligne des places réservées aux bienfaiteurs de la ville, en face de la grande allée transversale.

Le conservateur du cimetière, M. Gacquel, attend au bord de la fosse. Il est tout ruisselant de sueur, après la lutte subie à l'entrée du cimetière.

Parmi les arrivants sont MM. Stehélin, Alapetite, Vallée ; M. le maire de Nancy et ses adjoints. La foule se groupe autour de M. Maringer qui, faisant face au préfet, salue le cercueil resté sur le corbillard et lit d'une voix forte le discours suivant :

Discours de M. le maire

« La vaillante femme que nous conduisons au champ du repos nous laisse, en mourant, l'exemple d'une vie entièrement consacrée au bien et à l'amour de l'humanité.

« Son âme, inaccessible à la crainte comme aux préjugés, n'a jamais faibli dans la lutte vigoureuse qu'elle avait entreprise contre l'ignorance et la superstition.

« Fille de la Révolution, Virginie Mauvais, en pratiquant les vertus austères, est restée constamment fidèle aux traditions de son enfance et aux enseignements de sa jeunesse, malgré les transformations profondes qu'ont subies nos institutions et nos mœurs.

« Ne nous étonnons pas, Messieurs, qu'à la fin d'une si longue et si méritoire existence, prévoyant sans doute les défaillances de l'heure suprême, Virginie Mauvais ait pris le soin de régler minutieusement le cérémonial de ses funérailles. Elle a voulu mettre d'accord sa conduite avec les opinions de toute sa vie, et la citoyenne de l'an V, s'inspirant tout à la fois des exemples de l'antiquité et des traditions révolutionnaires, a entendu écarter de son lit de mort toute impression de tristesse et de désolation.

« Je n'ai pas besoin de rappeler la vive affection que Mlle Mauvais portait à sa ville natale, vous avez encore présent à la mémoire le souvenir du don magnifique de 400.000 francs qu'elle fit à la ville de Nancy pour construire un pavillon d'hôpital destiné aux déshérités de la fortune.

« Ses dernières dispositions testamentaires révèlent la même préoccupation, c'est au bureau de bienfaisance, pour nos pauvres et nos apprentis qu'elle donne le reste de sa fortune.

« Rappelons également les nombreuses libéralités faites aux associations démocratiques et aux œuvres d'enseignement populaire. Je suis donc certain d'être l'interprète de la grande famille municipale en apportant sur cette tombe l'expression de notre gratitude et de notre reconnaissance. Le souvenir de cette femme de bien restera vivant dans les annales de la cité j'en atteste cette foule qui a suivi son cercueil et qui vient de rendre un solennel hommage à la mémoire de notre bienfaitrice, à qui j'adresse ici l'éternel adieu. »

Ces paroles sont écoutées attentivement par les assistants, chapeaux bas ; la pérorai son de M. Maringer est soulignée par de discrètes approbations.

A ce moment, on voit, dans le bas s'avancer en hâte un bataillon : ce sont les sociétés restées en arrière et à qui on vient enfin d'ouvrir la porte.

M. Chateau, président du Cercle du travail, pénètre dans le cercle juste à temps pour tirer de sa poche le discours qu'il a préparé et qu'il lit d'une voix émue ; le voici :

Discours de M. Chateau

Messieurs,

C'est sous le coup d'une poignante émotion que nous venons adresser un dernier adieu à notre noble bienfaitrice que la mort vient de ravir trop tôt à notre affection.

Mlle Virginie Mauvais, après avoir consacré sa longue existence à l'éducation de la jeunesse libérale de sa ville natale, a dédié sa fortune aux œuvres de bienfaisance ; elle a comblé de ses bienfaits toutes les sociétés démocratiques et philanthropiques de Nancy.

A deux reprises, Mlle Mauvais a donné un témoignage de haute estime et de grande sympathie au Cercle du travail, dont elle appréciait le but élevé et moralisateur ; en véritable amie de l'ouvrier, elle applaudissait aux efforts de ses membres ; elle avait confiance dans l'avenir de notre association et ne doutait pas qu'en groupant nos forces et nos intelligences nous arrivions à améliorer la situation précaire du travailleur.

Grâce au concours généreux de Mlle Mauvais, nous avons constitué une caisse de secours pour venir en aide à ceux de nos membres qui pourraient se trouver dans la gêne par suite de maladie ou de chômage.

C'est toujours avec une vive émotion que les membres du Cercle se rappellent la visite que leur fit leur bienfaitrice à leur local de la porte Saint-Georges, en mars 1891 ; ce jour-là, le Cercle était en fête, une matinée musicale avait été organisée en l'honneur de la doyenne des institutrices laïques de France ; M. le maire avait bien voulu se joindre à la commission administrative du Cercle pour la recevoir.

Combien elle a été heureuse, appuyée sur le bras de son cousin M. Lamblin, de passer quelques instants au milieu des familles des travailleurs.

Au Cercle du travail, son nom est inscrit en lettres d'or comme membre d'honneur et fondatrice de la caisse de secours.

Messieurs ! Mademoiselle Mauvais était d'une nature généreuse et forte ; elle avait gagné la sympathie de tous ses concitoyens par l'élévation de ses sentiments, la bonté de son cœur et la noblesse de son caractère ; son souvenir restera toujours vivace dans nos cœurs.

Nous déposons sur sa tombe une couronne comme témoignage de notre affection et de notre profonde gratitude.

Adieu, chère bienfaitrice !

Dormez en paix !

Les porteurs s'apprêtent à tirer le cercueil du corbillard. Mais Mme Cheliga-Lœvy demande la parole que M. le maire lui octroie aussitôt.

Mme Cheliga-Lœvy, correspondante de plusieurs journaux russes, et Polonaise de naissance, lit le discours ci-dessous, qui est écouté dans le plus grand silence.

Malgré son accent étranger, la voix de Mme Cheliga Lœvy porte bien, les inflexions, les nuances sont bonnes. On regarde avec curiosité cette jeune femme qui, sur son costume noir (un peu frippé par le voyage ; Mme Lœvy est arrivée ce matin même de Paris) porte l'insigne rouge de la Libre-Pensée.

Discours de Mme Cheliga Lœvy

Au nom du comité d'Etudes morales, et au nom de l'Union universelle des femmes, je viens pour m'incliner devant la tombe de celle dont la ville de Nancy a le droit d'être fière, puisqu'elle fut son enfant, mais dont nous aussi, femmes, nous sommes fières puisqu'elle fut une femme. Son nom entouré de l'estime, de la vénération, de la reconnaissance, rayonne par son mérite sur notre sexe entier, et le bien qu'elle a pu faire autour d'elle témoignera plus d'une fois pour réfuter la singulière théorie sur la prétendue infériorité féminine. La vénérée « doyenne des institutrices laïques », par sa vie entière, si remplie par le travail, si dévouée pour l'humanité, a prouvé victorieusement que dans toutes les conditions, l'être humain, conscient et bon, peut apporter son concours à l'œuvre commune, à l'œuvre du progrès. Elle nous a donné l'exemple que pour le bon vouloir, pour l'esprit élevé, il n'y a pas d'obstacles qui puissent empêcher d'accomplir des devoirs envers l'humanité. Homme ou femme, riche ou pauvre, nous pouvons et nous devons travailler pour un but élevé et lointain, celui de l'amélioration du sort de nos semblables — car nous souffrons tous du même mal et nous possédons chacun la puissance d'amoindrir, d'adoucir une quantité des souffrances dont la vie se trouve partout entravée. Les conditions dans lesquelles nous vivons sont très différentes, mais la tâche devient de plus en plus commune en cessant d'être égoïste. Il n'y a pas au monde d'être humain inutile, sauf celui qui se complaît dans l'isolement, l'indifférence ou l'égoïsme. Aucune restriction ne peut être imposée à celui qui comprend et qui sent qu'il appartient à l'immense famille de l'humanité.

Ainsi cette femme vénérée dont nous entourons la tombe, pénétrée d'un sentiment presque filial, a su créer entre elle et l'humanité des liens plus proches encore que ceux de la maternité. Car, intellectuellement, elle a donné à plusieurs générations d'enfants tant de soins vraiment maternels, et grâce à son cœur sensible, à sa suprême bonté, tant de larmes ont cessé de couler, tant de souffrances ont été adoucies, que la fécondité de son être moral et intellectuel, en remplaçant celle d'une mère de famille, lui donnait le droit à notre affection la plus tendre et à notre entière reconnaissance. Et voilà un bel exemple qui suffirait à ôter du front de la femme seule, l'ombre jetée par ce tyran des sociétés qui, hélas, gouverne encore le monde : l'implacable préjugé.

« Toute ma vie j'ai lutté contre l'injustice et contre l'ignorance » écrivait Mlle Mauvais dans une de ses dernières lettres adressées à notre comité d'études morales, et toute sa vie, à travers ce siècle, elle suivait le progrès en travailleur infatigable. Devant ses yeux, l'édifice social s'élevait peu à peu, et elle avait la grande, la suprême consolation de voir que les idées préconisées par elle prennent corps. Et c'est pourquoi, croyant à l'avenir meilleur pour cette humanité qui se renouvelle sans cesse, elle ne craignait pas la mort et elle n'a pas voulu que le jour de son enterrement fût un jour de deuil. Car si notre esprit se refuse à l'idée d'un ciel où notre âme détachée complètement des choses terrestres planerait au milieu des jouissances égoïstes, nous avons une autre croyance, bien plus profonde, que l'œuvre commencée de la rénovation et de l'amélioration est éternelle et [...] revivre dans l'accomplissement de cette œuvre à laquelle nous avons consacré les meilleurs efforts de notre existence, voilà l'immortalité des vrais libre-penseurs.

Et c'est ainsi que cette femme vénérée vivra parmi nous, et c'est ainsi que, quoique pour nous tous viendra l'instant où la mort réduira notre corps en poussière, cependant ce qui est de meilleur dans nous ne craint la mort, car l'idée, l'éternel mobile de l'action, ne meurt jamais !

Mme Cheliga Lœvy est félicitée discrètement par les personnes qui l'entourent. Puis, M. Pasquier, venu avec elle de Paris, prend la parole au nom de la Fédération des libres-penseurs français. Il dit :

Discours de M. Pasquier, secrétaire général de la Fédération française de la Libre-Pensée.

C'est au nom de la Fédération française de la Libre-Pensée que nous venons rendre un hommage mérité à cette femme de bien, — nous saluons sa dépouille mortelle au nom de tous les libres-penseurs, de tous ceux qui luttent pour le triomphe de la liberté de conscience et le bien-être de l'humanité — nous la remercions pour tout le bien qu'elle a fait pendant sa longue carrière.

Mlle Virginie Mauvais n'a pas craint d'affirmer pendant sa vie ses sentiments anticléricaux, elle a, comme doyenne des institutrices laïques, répandu partout l'instruction dans sa ville natale, combattu les préjugés et flétri l'intolérance.

En vaillante libre penseuse, elle n'a pas craint, par son exemple, d'affirmer jusque dans la mort les convictions de toute sa vie.

Elle a voulu, comme dans l'antiquité, des funérailles payennes et, comme fille de la Révolution, une cérémonie purement civile rappelant les choses grandioses de 1792, 93, 94 et 95.

Certains cléricaux ne manqueront pas de crier au scandale eh bien, par avance, nous tenons à protester au nom de la liberté de conscience, au nom de tous les grands penseurs qui ont lutté et sont morts pour la liberté et la justice, et au nom des libres-penseurs vivants qui saluent cette vaillante femme, cette courageuse citoyenne pour avoir osé ainsi braver les vieux préjugés.

Sans tous les grands penseurs morts sur les bûchés de l'inquisition, que serions-nous ? Rien, salut donc à tous ceux qui savent faire leur devoir.

Citoyenne Virginie Mauvais, au nom des libres-penseurs de l'univers, salut ! salut !...

M. Pasquier a la voix forte et ardente ; plusieurs applaudissements soulignent les dernières paroles de son discours.

Ensuite, M. le maire de Nancy s'approche de la fosse où l'on vient de descendre le cercueil et jette la première pelletée de terre. Les autres assistants lui succèdent.

On a regretté qu'à cet instant, la musique de l'Union nancéienne n'eut pas joué un morceau, pour saluer une dernière fois la dépouille de Virginie Mauvais, mais en raison de la brisure faite dans le cortège, les musiciens étaient disséminés.

Le cortège officiel redescend, tandis que les personnes restées jusque là dehors se hâtent de monter vers la tombe.

* * *

Au moment où le corbillard entrait au cimetière de Préville, M. Kassler, âgé de 50 ans, ancien agent de police, actuellement encaisseur à la Banque de France, domicilié rue de Strasbourg, nº 2, étant de service au faubourg Stanislas, à l'angle de la rue Saint-Lambert, était monté sur le marche-pied derrière un breack en station.

Le cheval, effrayé par la foule, les cris et la musique, fit un pas en arrière, imprimant au véhicule un mouvement de recul. M. Kassler perdit l'équilibre et tomba à la renverse sur le sol.

Dans sa chute, il s'est fracturé la jambe droite au-dessus de la cheville et fait une forte blessure au derrière de la tête.

M. Kassler a reçu aussitôt les soins empressés de plusieurs médecins présents à l'enterrement ou sur la voie publique : les docteurs Comte, du 12e dragons ; Friant, Stœber et Vautrin.

M. Kassler a été transporté à l'hôpital.

* * *

Plusieurs dames se sont trouvées subitement mal aux environs du cimetière de Préville. L'une d'elles, sur l'initiative de M. Gérard, président de la Société des sauveteurs, fut transportée dans une maison voisine où on lui prodigua les premiers soins.

* * *

Au moment où l'on prononçait les discours, plus de cent personnes, portant chacune un bouquet tricolore, arrivaient au cimetière afin de déposer sur la tombe de Mlle Mauvais ces pieux souvenirs. Mais les portes avaient été rigoureusement fermées et ce n'est que plus tard que l'on a pu entrer.

Le retour a été animé, mais sans aucun incident. Les rues étaient remplies comme aux récentes fêtes de gymnastique. Beaucoup d'habitants des environs étaient venus à Nancy pour assister aux obsèques. On peut évaluer à 50,000 le nombre des personnes qui se sont pressées sur le passage du convoi.

A dix heures et demie, l'Union nancéienne regagnait son dépôt, aux sons d'un pas redoublé.

* * *

Reste à se demander si les cruelles bousculades qui se sont produites tant devant la maison mortuaire, lors du départ, qu'à l'arrivée au cimetière, auraient pu être évitées ?

La vérité est que la police de Nancy n'est pas assez nombreuse pour faire face à un service extraordinaire comme celui qui lui incombait aujourd'hui.

On avait mobilisé tous les agents disponibles ; vingt étaient à la maison mortuaire et vingt autres à l'entrée du cimetière. Que pouvaient quarante hommes contre des milliers de gens assoiffés de l'envie de voir ? Il aurait fallu pouvoir compter sur un bataillon d'infanterie, mais les règlements ne permettaient pas au général de prêter cette force sans autorisation supérieure. Quelques gendarmes à cheval, aux abords du cimetière, eussent aussi atténué le désordre.

Les *agents ont été brutaux*, on doit le reconnaître. C'est toujours le cas lorsqu'ils ne sont pas en nombre suffisant et que, gourmandés par leurs chefs, ils veulent accomplir leur tâche. Alors ils suppléent à leur infériorité en déployant une énergie dommageable pour les curieux qui ne veulent pas circuler.

LA SOIRÉE THÉATRALE

La Bonne à tout faire

On se rappelle peut-être ce roman paru il y a quelques années : *la Bonne à tout faire*, de M. Dubut de Laforest, le célèbre auteur de *Gaga*, de l'*Homme de joie* et d'autres œuvres aussi suggestives. Ni l'*Homme de joie* ni le *Gaga*, malgré le succès certain de ces quatre lettres si elles figuraient sur une affiche, n'ont encore été mis à la scène : mais la *Bonne à tout faire* a eu récemment cette fortune, de complicité avec M. Oscar Méténier, l'éminent auteur de *Madame la Boule*, naguère poursuivie et condamnée, comme l'avait été jadis le *Gaga* sus-énoncé. Ce qui montre que les deux écrivains étaient faits pour s'entendre.

Il est inutile et serait périlleux d'analyser en détail la *Bonne à tout faire*. Le titre dit ce qu'il veut dire, en un langage bien contemporain. On pouvait penser seulement qu'on n'eût plus naturellement extrait de ce roman un drame qu'une comédie : il serait facile de faire frémir un public, étant donné des situations aussi « raides ».

Mais MM. Méténier et Dubut de Laforest ont très suffisamment gagné leur gageure. Leur œuvre, devenue chatnoiresque sous son incarnation nouvelle, et à laquelle ne manque que des décors signés Forain, est amusante, cela n'est pas contestable. Elle est délicieusement immorale et le vice s'y trouve récompensé de la plus exquise manière. Le public, s'il n'est pas affligé d'un prurit vertueux trop intense, doit s'y plaire. De fait, malgré un troisième acte un peu long (l'acte de la cuisine), on a « pouffé » tout le long de la soirée.

C'est qu'aussi Baron et Mlle Lender enlèvent cela avec une verve merveilleuse. La *Bonne à tout faire* a consacré la réputation de Mlle Lender, jusqu'alors renommée surtout comme jolie femme (elle continue d'ailleurs, oh ! combien ! à mériter cette renommée). Quant à Baron, qui nous revient chaque année avec une fidélité dont il convient de le bénir, il suffit de le nommer. Je ne raffole pas de sa scène de fureur au troisième acte : partout ailleurs, il a été plus étourdissant que jamais.

Les deux excellents artistes sont bien entourés. Le talent de M. Cooper est suffisamment connu. Citons MMmes Suzanne Gay, qui fait gentiment cette pimbêche de Mme Mercœur ; Mériany, Linange, Crozet ; MM. Brunais, Hérissier, Arnould et Laure . — H. C.

Les propos d'une dame du parquet

Après avoir entendu la *Bonne à tout faire*, s'écriait-il à la dame du parquet de tout dire ? Oserait-elle avouer qu'elle a ri, des fois, comme une petite folle, encore que l'intrigue soit un peu vaine et les quatre actes terriblement longs ? Que la morale...?

Et la Sainte-Ligue ? Et la magistrature de la plume ? Et l'autre, la vraie ? M. Méténier n'est pas plus que M. Dubut de Laforest vierge — si j'ose m'exprimer ainsi — de toute condamnation judiciaire. Inclinons-nous devant l'autorité de la chose jugée, mes sœurs !

Tout de même, on nous tracasse fort aujourd'hui, nous autres pauvres petites femmes. Qu'avions-nous besoin d'inventer les névroses ? Les artistes, pour nous imiter, se sont exaspérés les nerfs. Epileptiques, anémiés, l'éréthisme cérébral les terrasse ; et quand ils sortent de nos bras, ils n'ont plus l'apaisement des forts ; mais leur chair inquiète se révolte.

A imaginer des joies plus complexes, leur rancune s'aggrave de tout ce que nous ne pouvons leur donner et qu'ils rêvent...

Les peintres diront la honte de la femme. Degas l'avilira, qu'il dessine la danseuse aux ailes brisées ou la femme à sa toilette ; Forain la montrera, falote, maigrichonne ou blête. Derrière eux tachistes, impressionnistes, pointillistes, symbolistes, Lautrec, Bernard, Anquetin, et tant d'autres, les jeunes viennent, avec des caricatures féroces. Rodin, le statuaire génial, fléchira des seins qui ne se sont plus qu'une ride, des ventres lâches et des jambes gourdes. Flaubert, les Goncourt, Zola, diront aussi la lutte biblique, le mépris de l'homme pour la femme, pour :

La femme, enfant malade et douze fois impur

que fouettait Vigny dans son admirable *Samson et Dalila*.

C'est sous l'influence de ce misogynisme envahissant que MM. Dubut de Laforest et Méténier ont écrit la *Bonne à tout faire* : là, pas une femme qui soit respectable ou douce.

Félicie à quatre amants et demi, et entretient son futur époux.

Mme Bagois est une grotesque mégère ; Mme Nossange n'a qu'un amant, mais s'est donnée à lui avec une facilité toutefois louable, puisqu'elle nous évite d'ennuyeuses scènes de séduction ; et Mme Mercœur est, comme dit l'autre, une peste.

Il est vrai que les hommes ne sont guère plus propres, et alors... Ah! la société ! la société !..

La dame du parquet.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un nouveau feuilleton :

LES DRAMES DE LA MORT

Par Paul FÉVAL

Il est superflu de faire l'éloge du prodigieux romancier, auquel on doit ; le Bossu *ou le* Petit Parisien *et tant d'autres œuvres dramatiques du plus palpitant intérêt.*

CHRONIQUE DE L'EST

Lire à la troisième page le compte rendu de l'entrevue des délégués de l'Union des consommateurs de gaz avec M. le maire de Nancy.

Echos des fêtes

M. le président de la République, en souvenir de son passage auprès des usines Daum et Fruhinsholz et de l'accueil qu'il y a reçu, a fait remettre à chacun de ces industriels son portrait gravé par Dujardin, richement encadré, et orné de son autographe.

M. Stéhelin, préfet de Meurthe-et-Moselle, s'est rendu personnellement avant-hier à la verrerie et à la tonnellerie pour s'acquitter de cette mission et se faire l'interprète des sentiments de satisfaction de M. Carnot.

M. le préfet a parcouru ensuite les deux usines.

Groupe républicain du canton Ouest

Les élections au conseil général et aux conseils d'arrondissement étant proches, le groupe républicain du canton Ouest, se réunira le samedi 2 juillet, à huit heures et demie du soir, salle de l'Agriculture (rue Chanzy) pour procéder au renouvellement du comité.

Les membres du groupe qui, par erreur, n'auraient pas reçu de convocation, devront considérer la présente note comme en tenant lieu. Ce groupe étant ouvert à tous les républicains, nous les engageons à venir s'y faire inscrire. Les adhésions seront reçues à l'entrée de la salle, moyennant une cotisation annuelle de un franc au minimum.

Les électeurs ouvriers seront considérés comme membres du groupe après un versement de 25 centimes.

Taxe du pain

La taxe officieuse du pain, pendant le mois de juin, a été à Nancy de 0 fr. 35.5 le kilogramme.

Fédération des syndicats

La fédération des syndicats invite les ouvriers de toutes les corporations à assister à une conférence faite à la salle Poirel, samedi 2 juillet à 8 h. 1/2 du soir, par M. Paul Veill,

---

*Feuilleton de l'*Est républicain

Nº 1.

LES

DRAMES DE LA MORT

Par Paul FÉVAL

EXPOSITION

PAPA SÉVÉRIN

I

C'était un homme d'un peu plus de cinquante ans. Il avait un costume noir très pauvre et très propre, ce qui est un problème difficile à résoudre. Le noir, en effet, est l'ennemi de la pauvreté ; dès que l'étoffe noire n'a pas coûté cher, elle tourne au gris, au terne, au sale. J'ai souvent pensé que M. Sévérin parait ses habits et que son costume, porté par un autre eût semblé délabré.

Il se nommait M. Sévérin ; on savait cela aux Tuileries parce que les trois petites filles et les deux petits garçons l'appelaient papa Sévérin.

Quand les enfants ajoutent un nom au mot papa, c'est qu'il ne s'agit pas de leur vrai père.

Et pourtant, papa Sévérin avait l'air de les aimer si tendrement, les deux petits garçons et les trois petites filles !

Il y avait une autre anomalie ; sur les cinq, trois semblaient être exactement du même âge : Eugénie, Angèle et Jean. Tous trois étaient dans leur huitième année.

Louise avait six ans ; Julien ne pouvait guère avoir plus de quatre ans.

Un splendide bambin, ce Julien ! Des cheveux blonds rayonnant autour d'une face d'archange, toute rose, toute fraîche, et un si malin sourire !

Louise était un peu pâlotte, quoique gentille à croquer. Ses grands yeux noirs, légèrement cernés, annonçaient un tempérament faible. Quand elle souriait, elle était délicieusement jolie.

Une grande dame, c'était Angèle ; une grande dame en herbe, s'entend. Regard limpide, mais si fier ! et je ne sais quelle gentille façon de disposer son indigente toilette !

Car les cinq petits n'étaient pas si pauvrement vêtus que papa Sévérin, mais cela ne les faisait pas bien riches.

Tous les cinq étaient propres comme lui.

Je pense qu'il était leur bonne à la maison comme aux Tuileries.

Eugénie était une forte fille, énergique et brave : la beauté de la République sur les pièces de cent sous de 1848.

Quant à Jean, figurez-vous un petit chevalier, un chevalier français : type aquilin, regard clair et profond, bouche étourdie, mais spirituelle si franchement, regard limpide et clair, grand front : vertubleu ! front de penseur et de martyr !

Car les chevaliers français n'auront plus guère à combattre avec l'épée.

Et, quand on regardait Jean, l'idée venait que ce frêle enfant deviendrait grand quelque jour par la pensée ou par la parole.

Vous voyez que je connaissais bien les enfants du papa Sévérin. Je n'étais pas le seul. Tout le monde, aux Tuileries, j'entends tous les habitués, car ce beau jardin a ses hôtes quotidiens, ses fidèles, tout le monde les remarquait et les aimait, non pas tant à cause d'eux qu'à cause de leur père.

Il faut bien enfin vous parler de leur père, dont nous n'avons dit encore que l'âge et le costume.

Il était grand, maigre et un peu voûté. La pâleur singulière de sa face eût semblé sépulcrale, sans l'excellent sourire qui jouait souvent autour de ses lèvres. En outre, le ton blême de ses joues trop creuses était égayé par la blancheur de neige de ses cheveux abondants et si fins qu'on eût dit une titus de marquise. Son front, modérément élevé, et harmonieux à faire l'admiration d'un phrénologue, s'encadrait dans les boucles soyeuses et semblait rayonner la douce quiétude d'une conscience heureuse.

Ce front n'avait point de rides; il était pur et poli comme le front des cinq petites créatures qui jouaient là bas sous le bosquet.

Sous les boucles blondes que le vent soulevait, car j'ai rarement vu le chapeau de M. Sévérin ailleurs que dans sa main ou sur le dernier banc de la grande allée des Tuileries à droite en revenant du bassin (il ne choisissait jamais d'autre place), une paire de grands yeux bleus rêvait.

— Oh ! le galant homme ! se disait-on dès que le regard de ces beaux yeux, intelligents et candides vous touchait.

Vous savez qu'il ne faut point chercher midi à quatorze heures : jamais, au grand jamais regard d'homme ou de femme n'a trompé.

Comprenons-nous bien ; cependant je ne parle ici que du premier regard.

Dès qu'un motif quelconque, une ambition, une crainte, un désir a pu modifier le jeu de la prunelle, la méfiance est non seulement permise, mais commandée.

Mon axiome, solide et certain comme la géométrie, n'a trait qu'à ce regard désintéressé qui regarde pour regarder et qui contient la mesure exacte de l'âme.

Si vous voulez juger un homme par sa physionomie, souveuez-vous bien de ceci : n'attendez jamais au lendemain.

Le lendemain, l'homme se fera ce qu'il voudra être, tandis qu'au moment de la première rencontre, l'homme a été ce qu'il est.

Ceci soit dit sauf les exceptions, qui sont bien gênantes, quoiqu'elles confirment, dit-on, la règle.

Que ne dit-on pas, Seigneur Dieu ! et que d'énormes sottises dans les proverbes, fruits de la sagesse des nations !

M. Sévérin mentait à la règle, en ceci que son second regard valait le premier. Il n'avait pas deux regards, celui du jour et celui du lendemain.

Ce bel œil bleu, tous les jours de l'année, avait le même langage, réfléchi, naïf et bon.

Pour bien des gens, le banc du bout, à gauche en descendant du château, se nommait le banc de M. Sévérin. Il y avait toujours une place pour lui sur ce banc.

Il n'était pas loquace, cependant : jamais il ne parlait politique ; jamais il ne faisait aucun récit de bataille en dessinant avec le bout de sa canne, sur le sable, le mouvement des armées.

Il n'avait pas de canne.

Et rien qu'à le voir, vous eussiez juré qu'il n'avait jamais été à l'armée.

Non. Il parlait extrêmement peu. En s'asseyant, il prenait un vieux livre à tournure sérieuse qu'il lisait très lentement, sans lunettes.

Les petits jouaient à l'ombre, à quelques pas.

Quand ils venaient à lui, se plaignant ; consultant ou questionnant, il mettait son livre à cheval sur son genou, et toute son inépuisable tendresse se montrait dans ses réponses, qui étaient des chefs-d'œuvre.

Pourquoi l'aimait-on, cet homme qui ne bavardait jamais avec ses voisins ?

On l'aimait, voilà le vrai.

Le jardin des Tuileries, vous ne savez pas cela peut-être, est habité par une mystérieuse famille, dont les membres se connaissent entre eux vaguement. Le papa Sévérin était au premier rang parmi les gens qui ont un crédit au jardin des Tuileries.

Il avait acquis là, précisément, la somme d'influence qui s'y peut acquérir. Les gardiens en uniforme le savaient par cœur ; les vieilles dames qui ont des chiens le saluaient presque ; les militaires auraient eu pudeur de prononcer trop près de lui cette tirade de burlesque amour qui précipite les Picardes et les Alsaciennes au fond de l'abîme creusé par les passions.

Moi, toujours voisin, toujours habitué des Tuileries, je connaissais le papa Sévérin depuis des années, et je l'aimais, le mot n'est pas trop fort, quoique jamais je n'eusse échangé avec lui la moindre parole.

J'avais vu grandir sa petite famille. Je savais le nom de chacun de ses enfants : bien plus, j'étais initié aux petits mystères de leurs natures.

Bonnes petites âmes, je vous assure, mais ayant, cependant, leurs défauts.

Angèle était fière, Angèle si douce ! Eugénie, la République des pièces de cinq francs, était honnête et franche comme l'or, mais rude. La petite Louise avait déjà de la coquetterie.

Jean, le beau Jean, péchait par l'orgueil et la témérité. Julien, faut-il avouer cela, était gourmand comme un petit ogre.

Mais il y avait une chose singulière et que j'avais remarquée dès longtemps.

Le papa Sévérin et sa famille ne venaient jamais aux Tuileries deux jours de suite.

C'est le beau temps et la pluie qui règlent d'ordinaire ces visites au jardin public. Pour